

À la défense de la littérature migrante

Par Felicia Mihali

L'Exil - l'essence de la modernité

On dit que l'exil est l'essence même de la modernité. Qu'il soit volontaire ou déterminé par les persécutions politiques ou religieuses, il engendre dans l'esprit des exilés le même tremblement intérieur, les mêmes questionnements, et les mêmes contradictions. Les affres du dépaysement, les rapports avec une nouvelle langue, le choc culturel, les difficultés de l'intégration sont vécus avec la même intensité dans tous les coins du monde, là où les gens essaient de refaire leur vie sur de nouvelles bases, meilleures que celles qu'ils ont abandonnées dans leur pays d'origine.

Les artistes jouent un rôle important dans la sublimation du dépaysement. Ce sont eux qui chargent ce sentiment, autrefois craint, d'une dimension métaphysique presque enviable aux yeux de ceux qui restent sur place. Pourquoi les écrivains choisissent-ils l'exil et qu'est-ce que cela implique ?

Je vais simplifier grossièrement, en partageant les écrivains migrants du XXe siècle en trois grandes catégories.

La première génération d'exilés commence au début du XX siècle avec James Joyce. Dans son roman autobiographique *Le portrait de l'artiste* il raconte comment, après avoir rêvé de devenir prêtre, il décide de tenter un autre genre de prophétie.

Doctrines courantes depuis le Romantisme, l'artiste se croit véritablement le Barde de son temps. Dans le cas de Joyce il se considère un Prophète-artisan, quelqu'un qui travaille laborieusement dans la matière dure de la langue. Sa mission d'écrivain serait celle de défaire et de remodeler l'anglais, la langue du colonisateur.

Joyce choisit l'exil pour se libérer de la tutelle de l'éducation coloniale et du catholicisme oppressant. Il dit quelque part, je cite de mémoire : « *The best way to get to the heart of Ireland is to take ship away* ». Il prend donc le bateau et accoste en Europe où il vivra toute sa vie durant. Mais que fait-il en exil ? Il écrit toujours sur les gens de Dublin et en anglais. Cette distance lui permet de mieux définir les Irlandais et leur rapport avec l'Empire britannique, leur colonisateur. En exil, il n'essaie pas de définir le nouveau pays, mais l'ancien. Dans ce sens il accomplit sa mission prophétique, celle de définir l'identité irlandaise.

La deuxième génération est issue après la décolonisation des pays du sous-continent asiatique, l'Inde notamment, ou de celui africain. Suite au départ des Anglais ou des Français et au chaos dû à la diversité ethnique, religieuse et linguistique, bon nombre d'artistes se réfugient au sein des empires, leurs anciens colonisateurs. Pour se faire accepter par l'établissement, ils doivent nécessairement embrasser la langue de leur ancien maître ainsi que leur canon culturel. L'Inde, par exemple, joue le rôle d'un véritable laboratoire du colonialisme. C'est l'Inde qui a imposé le canon anglais dans le monde anglophone, tant que des auteurs comme Shakespeare ou Milton devaient être récités par cœur par les Natifs qui voulaient être acceptés dans les universités anglaises. De là, le canon britannique s'est répandu dans tous les Dominions britanniques, le Canada

n'en faisant pas exception. Les auteurs du sous-continent asiatique ont eu un rôle important dans la mondialisation de l'anglais. En même temps, l'anglais et la langue dans laquelle ils incriminent les effets du colonialisme. Cette littérature, très en vogue dans les universités anglophones, fut nommée la littérature postcoloniale, dont les gourous incontestables sont V. S. Naipaul, Salman Rushdi, Hanif Kureishi, Zadie Smith. Leurs livres parlent de l'énigme de l'arrivée dans un lieu étranger, le malaise de ne jamais pouvoir être assimilé, et de rester à tout jamais un *Autre*.

La troisième, c'est une génération plus diversifiée et plus stratifiée. Elle commence avec des auteurs qui fuient des régimes oppressifs pour s'installer dans des pays plus accueillants, et qui adoptent une nouvelle langue pour se faire entendre. Le chef de ligne pourrait être considéré Nina Berberova, fuyant la Russie de l'Armée rouge pour s'établir en France. Dans son livre des années trente, *Les Chroniques de Billancourt*, elle parle des immigrants russes, installés à Billancourt, pour devenir des travailleurs dans les usines Renault. Dans un témoignage tardif, Nina Berberova explique le fait qu'en tant qu'écrivain, elle avait deux choix : parler de la Russie ou de la France. Toutefois, dit-elle, « j'étais trop jeune pour comprendre ce qui se passait en Russie et, en même temps, parler de la France ne me tendait pas. » Elle choisit alors de parler de cette nouvelle réalité des marginaux qui changent un statut (supérieur) pour un autre (inférieur), déchirés par la perte du pays et de la dignité. Le personnage central de ses écrits est l'immigrant, que Tzvetan Todorov définit en ces termes : *L'immigrant est celui qui a perdu un pays sans gagner un autre*, définition qui reste toujours d'une grande actualité. Les personnages de Nina Berberova entrent tous dans cette catégorie de nostalgiques éternels, de malheureux

métaphasiques qui, tout en vivant dans le confort, restent inconsolables d'avoir perdu leur identité.

La découverte tardive de Nina Berberova ne diminue pas la valeur de cette œuvre de grande maturité qui met définitivement les bases de ce qu'on appelle aujourd'hui la littérature migrante. Dans les années de la guerre froide une nouvelle vague d'auteurs en provenance des pays du Blocus communiste quittent leurs pays pour s'exiler ailleurs et devenir des accusateurs publics de la dictature. Il faut citer, évidemment, Milan Kundera, Alexandre Soljenitsyne, ou Gao Xinjian.

Les vingt dernières années, on assiste à la prolifération de la littérature migrante, non pas seulement dans les pays traditionnellement connus comme terre d'asile, qui sont en espèce la France, la Grande-Bretagne, les États-Unis. La littérature migrante ne s'écrit plus uniquement en français ou en anglais, elle s'écrit maintenant en néerlandais, en allemand, en italien, etc. Le fil rouge qui unit ces œuvres est le fait que les personnages restent en essence des immigrants, nostalgiques pour la plupart du temps, pris dans l'engrenage compliqué de l'adaptation et de l'acceptation.

En ce qui me concerne, je fais partie de cette génération d'écrivains auto-exilés, nostalgique d'avoir perdu un pays et une langue, et occupée à se forger une nouvelle identité.

Un plaidoyer pro-domo : identité versus crise

Mon identité se partage présentement entre le Canada français et la Roumanie. Lorsqu'on habite son pays d'origine, les gens ne sont jamais préoccupés à définir leur

rapport avec la nation, les concitoyens, ils ne se demandent presque jamais sur les valeurs qui les définissent et qui les séparent des autres nations. Dès qu'on quitte le pays, toutefois, l'identité devient quelque chose d'inclassable et d'innommable. Je me révolte à chaque fois devant l'évidence qu'aucune définition n'est capable d'encadrer un être humain de manière exhaustive. Personnellement, malgré mes essais répétés, je suis incapable de décrire ce que je suis devenue depuis mon arrivée au Québec, cette province qui représente une boucle entre deux identités culturelles; francophone et anglophone.

Toutefois, si je ne suis pas capable de me définir en terme de ce que je suis, je veux essayer de clarifier ce que je ne le suis pas. Et je vais utiliser comme point de départ la question qu'on m'a posée lors d'une tournée en Roumanie et qui concerne l'acquisition en catastrophe de ma nouvelle identité. Pour mes ex-concitoyens, l'acquisition d'une nouvelle identité est souvent associée à une situation de crise. J'ai même l'impression d'être regardée comme le personnage de Kafka, celui qui, un jour, après s'être couché humain, se réveille insecte. Suivant ce scénario d'horreur, un immigrant aussi devrait se regarder le matin dans le miroir et ne plus se reconnaître.

Malgré les efforts des certains journalistes et critiques de me convaincre que je suis comme le hanneton de Kafka, je doute que ce soit vrai pour ceux qui changent de pays à l'âge adulte. Je doute que ce soit vrai même pour ceux ayant vécu leur enfance ailleurs, car cette brève période de notre vie est celle où l'individu se forme en tant qu'être rationnel, suivant ses instincts les plus forts. L'enfance est la période la plus fertile surtout au niveau des sensations, celles qui règlent notre vie de manière plus active même que l'intellect. Notre façon d'être, notre caractère, nos dextérités et nos talents les

plus importants sont acquis en cette période de grandes transformations et qui façonnent de manière définitive notre caractère.

Le changement dont parle Kafka dans sa nouvelle suppose un brusque arrêt à un moment donné. Cependant, l'identité d'un être humain est toujours en marche. Même si l'individu souffre suite à un changement radical d'environnement, d'habitudes quotidiennes, et de coutumes alimentaires, sa transformation est un processus de longue date et qui ne se réalise jamais complètement. Malgré le fait que votre nom se prononce différemment et que votre ancienne identité est réduite à des clichés commerciales, dans le nouveau pays vous demeurez la même personne. Si vos habitudes changent en surface, votre caractère et votre sensibilité ne changent jamais fondamentalement. Vous allez vibrer aux mêmes sons et odeurs, et vous aller toujours vous reposer dans votre langue maternelle. Le monstre décrit par Kafka est celui qui veut à tout pris la métamorphose complète et qui n'accepte pas sa double identité.

Je ne nie pas que la formation d'une nouvelle identité soit un processus douloureux qui reste parfois inachevé, à mi-chemin. D'un autre point de vue, toutefois, je crois qu'il faut juger ce processus en termes d'avantages aussi. Si on perd un pays, on gagne en même temps deux autres, car la vie dans un nouvel endroit n'efface pas les traces du passé. Par contre, tout comme Joyce le démontrait au début du XX^e siècle, la distance vous aide à mieux vous définir vous-même. Une double identité signifie vivre des deux côtés de la frontière. Et dans cette existence partagée entre deux cultures et deux identités, il y a un moment où l'on arrive à vivre en paix avec les deux. Si je regrette parfois la perte de ma langue maternelle comme langue de création, je suis en même

temps convaincue que le français m'a rendue plus consciente du fait qu'une langue n'est pas uniquement un outil de création. Vivre au Canada et écrire en français m'a aidé à mieux gérer mes sentiments et ordonner mes idées. Si j'ai perdu en forme, j'ai sûrement gagné en contenu.

En même temps, je pense que les pays d'accueil commencent aussi à changer d'attitude par rapport aux auteurs migrants. Pour certains, cette catégorie est encore synonyme de littérature mineure alors que les auteurs qui la produisent sont perçus comme des citoyens de deuxième classe. Aucune littérature ne devrait partager ses auteurs selon des critères d'appartenance et d'origine. Si on reconnaît à la littérature le droit à la diversité, alors les auteurs venus d'ailleurs devraient s'inscrire naturellement à côté des auteurs de souche. La migration grandissante des dernières décennies oblige à changer la perception globale sur les nouveaux arrivants. Les sociétés d'accueil doivent comprendre que ghettoïser les immigrants est une politique d'Apartheid, expression d'une longue histoire de mépris et de haine.

À l'avenir, j'espère que la société du village global va effacer les barrières entre citoyens de première et de deuxième classe, que les gens auront tous et partout les mêmes chances et opportunités d'accomplir leurs rêves. Comme auteur, je rêve de cette société où la littérature intégrerait naturellement tous les nouveaux arrivants talentueux. Je rêve d'une histoire littéraire diversifiée, où le seul et unique critère serait la qualité des œuvres et non pas la date d'issu du passeport. Je rêve d'une littérature migrante insérée à part entière dans la littérature nationale.

Nous devons tous nous préparer à faire face aux nouveaux défis et pour cela la littérature ne doit être qu'une, diverse, polyvalente, englobante.

Conférence à l'université d'Udine, Italie

Novembre 2021